

#### 4.

### Le vagabondage de la femme non liée\*

Se pencher sur la « mobilité », c'est prendre le risque – heureux – d'en voir se démultiplier les significations, ainsi que les connotations. Mais il devrait en aller de même dès lors qu'on s'interroge sur la mobilité « des femmes » : car il n'est pas, à mon sens, de véritable recherche qui se contente de la catégorie générique (« femme ») sans la décomposer, la distribuer, la reconfigurer selon ses multiples occurrences dans la réalité. En effet, comme pour tout phénomène – plus peut-être que pour tout autre phénomène –, la mobilité des femmes n'a pas le même sens selon qu'on a affaire à des milieux privilégiés ou populaires, urbains ou ruraux, traditionnels ou modernes. Et elle n'a pas non plus le même sens – c'est ce que je voudrais développer ici – selon les différents statuts identitaires, les différents « états » de femme.

Dans l'ordre traditionnel des « états de femme » tel que je l'ai analysé (celui où chaque place se définit par le lien entre le mode de subsistance économique et la disponibilité sexuelle), la mobilité est une figure typique de l'émancipation féminine. Face à l'attachement – à tous les sens du terme – constitutif de la vie réglée des « premières » (celles dont la subsistance économique dépend de leur disponibilité sexuelle à l'égard d'un seul homme – leur mari – légitimée par le mariage), c'est le flottement des liens et des ancrages qui caractérise les « secondes » (celles dont la subsistance économique dépend de la disponibilité sexuelle à l'égard d'un

---

\* Publié dans *Et pourtant elles bougent ! À propos des mobilités des femmes*, Actes du colloque du MAGE-CNRS, Document de travail n° 3, 2000.

nombre d'hommes indéterminé et non arrêté par la loi), vouées tant aux changements de statut social qu'aux déménagements, selon les aléas de leur carrière. Quant aux « tierces » (celles dont la subsistance économique ne dépend que de leur travail, mais qui paient cette indépendance de l'indisponibilité sexuelle), elles sont souvent vouées à une double errance, à la fois sociale – puisque, bien nées mais mal dotées, elles appartiennent à la bonne société par leurs origines et à la domesticité par leur activité – et géographique – au gré des emplois de gouvernante qu'elles se voient obligées d'accepter pour gagner leur vie.

On peut donc dire que dans l'ordre traditionnel, tel que le décrit la littérature romanesque des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, une position élevée dans la hiérarchie des états – celle qu'occupent les « premières » – va de pair avec une faible mobilité, corrélative d'une forte dépendance à l'égard du groupe familial. Aussi la mobilité géographique est-elle souvent synonyme de désordre, se conjuguant avec la mobilité identitaire, autrement dit le changement de place, par le déplacement d'un état à l'autre de la « première ».

Ainsi, celle qui passe de l'état de première « renonçante » (renonçant à cette affirmation de l'identité personnelle qu'est le fait de prendre un amant) à celui de première « consentante », ne fait pas que « tomber », comme on dit, dans l'adultère : elle sort de chez elle – quitte à ne plus pouvoir y rentrer. C'est Emma Bovary dans les « transports » (au double sens du transport amoureux et des ballades à cheval ou en voiture en compagnie de son amant) ; c'est Dinah, *La Muse du département* de Balzac, quittant sa province pour suivre à Paris l'homme qu'elle aime, quitte à se retrouver en état de « première exilée » lorsqu'elle sera mise au ban de son nouveau milieu parisien, après s'être elle-même échappée du carcan provincial ; c'est – autre « première exilée » – l'héroïne de *La Lettre écarlate* de Hawthorne, condamnée à vivre aux marges de la communauté en même temps qu'elle bascule en état de « tierce », coupée de la sexualité qui lui a valu son stigmat. Et c'est même, peut-être, Anna Karénine payant sa chute dans les états de « première » – de renonçante à consentante – par son suicide sous ce qui est le symbole même de la mobilité géographique : le train...

De même, pour les « filles » en espérance de devenir des premières, la mobilité est, elle aussi, très mauvais signe, marquant l'impossibilité d'accéder à l'ordre normal des états de femme. C'est, par exemple, la Tess de Thomas Hardy, chassée de son village en même temps que du destin de « première » auquel elle aurait dû accéder sans le viol qui la rend fille-mère, « fille perdue », la condamnant inexorablement à l'état de « seconde ». Ou encore, c'est la Jane Eyre de Charlotte Brontë, chassée de l'espérance paradisiaque que représentait le passage de l'état de « tierce » à celui de « première », lorsque le châtelain qui s'apprêtait à la prendre pour femme s'avère être déjà marié, ne lui offrant plus, en lui proposant de devenir sa maîtresse, que l'état de « seconde », auquel elle tente d'échapper par une longue errance, solitaire, dans la lande...

Plus tard, ce sera aussi, plus gaiement, la « Madone des sleepings » de Maurice Dekobra, cette émanation de l'imaginaire masculin qui rêve d'aventurières voyageuses, officiant de nuit dans les trains... Ou encore, la lady Chatterley de Lawrence, qui expérimente ce que les sociologues nommeraient la « mobilité sociale descendante » dans les bras de son chauffeur... Mais nous voilà déjà, avec ces deux derniers romans, dans l'entre-deux-guerres, à un moment où l'ordre traditionnel tel que le décrit la fiction a commencé à basculer, dans ce nouvel état de la « femme non liée », où il devient possible de cumuler indépendance économique et vie sexuelle sans pour autant devoir renoncer à une vie sociale. Or, significativement, ces nouvelles figures de la mobilité, indissociablement géographique et identitaire, sont beaucoup moins douloureuses que celles qui accompagnaient l'émancipation dans l'ordre traditionnel.

Significativement aussi, le roman par excellence de cette « femme non liée », qui incarne la conquête de l'émancipation dans le passage de l'ordre traditionnel à l'ordre moderne, a pour thème une mobilité géographique : c'est, en 1910, *La Vagabonde* de Colette – auteur qui représente, dans sa vie comme dans son œuvre, la figure par excellence de la femme non liée.

De toutes les formes que peut prendre le vagabondage sentimental de la divorcée, la « retraite » (sentimentale, pour reprendre un autre titre de Colette) constitue la version volontariste et

pacifiée, dans le repli sensitif sur un intérieur bien à soi – cette fameuse « chambre à soi » de Virginia Woolf – et la contemplation silencieuse des non-humains, seuls êtres auprès de qui l'on puisse exister hors de toute assignation à un quelconque état : les animaux, les plantes, les objets. À l'inverse, l'errance en est la version incertaine, décousue, inquiète, troublante et exaltante à la fois. En témoigne exemplairement la triple errance de l'héroïne de *La Vagabonde* : et dans l'espace social, puisqu'elle s'est déclassée en devenant artiste de music-hall ; et dans l'espace géographique, lorsqu'elle « tourne » en province, presque quotidiennement déracinée, de ville en ville, d'hôtel en hôtel ; et dans l'espace des possibles amoureux, lorsqu'elle oscille entre le renoncement à l'amour et la nostalgie de l'« entrave » – pour reprendre le titre du roman qui fait suite à *La Vagabonde*.

Renée Néré (et l'on remarquera, en même temps que l'anagramme en miroir du pseudonyme, le choix de ce prénom évocateur d'une conversion identitaire, comme une re-naissance de la divorcée) est donc une « dame seule », comme elle le dit elle-même, qui un jour s'est exclue de son propre ménage, chassée par la multiplication des secondes : « Un jour que, pour mieux recevoir Mme Mothier sur le grand divan de l'atelier, il m'avait sans courtoisie mise à *ma* porte, je ne rentrai pas. Je ne rentrai pas ce soir-là, ni le suivant, ni ceux d'après. Et c'est là que finit – ou commence – mon histoire. » Première jalouse puis détachée d'un mari trop volage : c'est somme toute la suite – ou la version moderne, c'est-à-dire non résignée – d'un autre roman de Colette, *La Seconde*.

Faute d'un état déterminé ou conforme à l'ordre traditionnel, elle est réduite à remettre la conduite de sa vie au hasard. Car comment accepter comme durable et tenable, sans l'espoir vague qu'il ne s'agit là que d'une solution d'attente, une existence ainsi disloquée, détachée, dépourvue de *sens* – direction et signification ? « Ce qui reste de ma vie me fait songer à un de ces *puzzles* en deux cent cinquante morceaux de bois bicornus et multicolores [...]. Huit ans de mariage, trois ans de séparation : voilà qui remplit le tiers de mon existence. »